V. MALHERBE – RADIO U. S.

Traduction d'un extrait et note à la traduction

Riccardo Held

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/2179>

DOI : 10.4000/rief.2179

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Riccardo Held, « V. MALHERBE – RADIO U. S. », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 8 | 2018, mis en ligne le 15 novembre 2018, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rief/2179> ; DOI : 10.4000/rief.2179

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

V. MALHERBE – RADIO U. S.

Traduction d'un extrait et note à la traduction

Riccardo Held

RÉFÉRENCE

F. Ponge, *Pour un Malherbe*, dans Id., *Œuvres complètes*, éd. B. Beugnot, t. II, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2002, p. 86-88.

¹ NARRATEUR. Henri d'Angoulême et sa cour tenaient cénacle tant à Marseille qu'à Aix et, l'été, au palais Comtal à Salon.

Dans cette dernière ville, les jeunes seigneurs et jeunes poètes se réunissaient aussi volontiers à l'Hostellerie Bernard pour y boire, danser, jouer au trictrac et se réciter des poèmes tant en langue d'oc qu'en français.

Il est certain que Malherbe fit, dans ce nouveau cercle, l'apprentissage du rôle qu'il devait plus tard jouer au Louvre. Certes, il y passait le plus clair de son temps aux plaisirs du jeu et de l'amour, mais, parmi une compagnie de femmes spirituelles et galantes, et de poètes dont il se moquait et qu'il régentait, il apprit à critiquer en peu de mots « dont aucun qui ne portast » les productions qu'on lui soumettait, ne ménageant nullement le prince lui-même et montrant une perspicacité sans défaillance. L'un de ses meilleurs amis était François du Périer.

(Changement de plan.)

² (On frappe à une porte.)

MALHERBE. — Entrez ! Bonjour, François.

DU PÉRIER. — Bonjour, Malherbe. Tu travailles ?

MALHERBE. — À ce qu'il paraît.

DU P. — Et c'est toujours aux *Larmes de saint Pierre* ? Laisse-moi lire.

MALH. — Non.

DU P. — Bon ! Tu seras toujours le même. Rien ne te paraît jamais ter-

miné. Rien assez poli. Pourtant, tu ne vas pas me dire qu'il te faut repolir encore ces strophes que tu nous permis d'entendre l'autre soir. Je les sais par cœur.

(Il récite.)

LES LARMES DE SAINT PIERRE

(Strophes 31 et 33.)

.....
 Que je porte d'envie à la troupe innocente
 De ceux qui massacrés d'une main violente
 Virent dès le matin leur beau jour accourci ;
 Le fer qui les tua leur donna cette grâce
 Que si de faire bien ils n'eurent pas l'espace,
 Ils n'eurent pas le temps de faire mal aussi.

.....
 Ce furent de beaux lis, qui mieux que la nature
 Mêlant à leur blancheur l'incarnate peinture
 Que tira de leur sein le couteau criminel,
 Devant que d'un hiver la tempête et l'orage
 À leur teint délicat pussent faire dommage,
 S'en allèrent fleurir au printemps éternel.

MALH. — Peut-être... Non, à ces strophes-là, sans doute, je n'ai plus grand-chose à changer... mais tu ne peux imaginer la peine que me donne cet ouvrage. Le sujet en est beau sans doute, mais je ne puis servilement imiter l'italien. Il me faut non seulement rimer mais penser en français, que diable ! C'est à une raison française que je travaille.

DU P. — J'ai aussi fait récemment quelques vers. Regarde.

Grognement de Malherbe. (On entend frapper.)

— (La porte s'ouvre.)

HENRI D'ANGOULÊME. — Ah, voici les deux François, les deux compères !

MALH. ET DU P. ENSEMBLE. — Monseigneur...

HENRI. — Bonjour. Que lis-tu là, Malherbe ?

DU P. — Un sonnet de ma façon, Monseigneur.

Nouveau grognement de Malherbe.

HENRI. — Eh bien ! Qu'en dis-tu ?

MALH. — J'en dis que ce sonnet est tout comme si c'était M. le Grand Prieur qui l'eût fait.

HENRI. — Morbleu, cet homme est terrible et on ne le prendra point sans vert !

(Il sort en faisant claquer la porte.)

MALH. — Et pour qui me prend-on ? Allez au diable ! Avez-vous cru que je m'y laisserais prendre ?

DU P. — Mais ne crains-tu pas sa colère, ou son dépit ?

MALH. — Il s'apaisera.

DU P. — Voilà un sonnet, m'a-t-il dit. Si je dis à Malherbe qu'il est de moi, il dira qu'il ne vaut rien. Je vous en prie, dites-lui qu'il est de votre façon.

MALH. — (Il rit.) C'est que je lui ai dit l'autre jour, à propos d'une autre de ses pièces : « Monseigneur, supprimez-la de vos œuvres : il n'est convenable au fils d'un monarque de donner un ouvrage manquant de perfection. » Mais sur ce, mon cher, à Diou sias, comme vous dites. Je veux travailler encore, avant que d'aller voir mon beau-père. Ma femme ne

le quitte plus, depuis la mort de ma belle-mère. Mais il ne m'empêchera pas de me rendre à Caen. Voire, j'irai tout seul, si Madeleine ne m'accompagne, parce qu'elle ne veut laisser notre fils.

DU P. — Adieu donc, je sais comme tu aimes l'Orne, et Caen et vos fraîches campagnes. Adieu, cher Malherbe, mais reviens-nous bientôt.

(Changement de plan.)

Traduction

3 NARRATORE. Enrico d'Angoulême e la sua corte si riunivano sia a Marsiglia che a Aix-en-Provence e d'estate nel Palazzo Comitale a Salon.

In quest'ultima cittadina i giovani signori e i giovani poeti amavano ritrovarsi anche alla locanda Bernard per bere, danzare, giocare a tric-trac e recitarsi poesie sia in occitano che in francese.

Non c'è dubbio che questa nuova cerchia sia stata per Malherbe una palestra per quel ruolo che egli avrebbe poi tenuto al Louvre. Certo, lì dedicava la maggior parte del tempo ai piaceri del gioco e dell'amore, ma, in compagnia di donne galanti e di spirito e di poeti dei quali si prendeva gioco e che gli obbedivano, apprese a criticare in poche parole "che andavano tutte a segno" le opere sottoposte al suo esame, senza alcun riguardo nemmeno per il principe e rivelando un'infallibile perspicacia. François du Périer era uno di suoi migliori amici.

(Cambio scena)

4 *(Si sente bussare alla porta)*

MALHERBE. — Avanti ! Buongiorno François.

DU PÉRIER. — Buongiorno Malherbe, stai lavorando ?

MALHERBE. — Così sembra.

DU P. — Sempre alle Lacrime di San Pietro ? Fammi vedere.

MALH. — No.

DU P. — Va bene. Sei sempre lo stesso. Mai niente ti sembra compiuto. Niente abbastanza rifinito. Ma non mi vorrai dire che devi ancora limare le strofe che ci hai fatto ascoltare l'altra sera. Le conosco a memoria.

(Recita)

LE LACRIME DI SAN PIETRO

(Strofe 31 e 33.)

.....

*Quanta invidia mi ispira la legione innocente
Di quelli che annientati da una mano violenta
Già al mattino hanno visto troncato il proprio giorno ;
Dal ferro che li uccise hanno avuto la grazia
Pur senza l'occasione di dedicarsi al bene
Di non avere tempo di commettere il male.*

.....

Bei gigli sono stati che meglio che in natura

*Puro bianco mischiando al colore incarnato
 Tratto loro dal seno dalla lama efferata
 Prima che d'un inverno le tempeste e i rovesci
 la loro tenue tinta facessero appassire
 Tra primavera eterne sono andati a fiorire.¹*

MALH. — Ma, forse... No, in queste strofe è vero non c'è un granché da cambiare... ma non puoi immaginare la fatica che mi costa questo lavoro. L'argomento è bello senz'altro, ma non posso imitare servilmente l'italiano. Che diamine! Non mi basta rimare, debbo ragionare in francese. È a un pensiero francese che sto lavorando.

DU P. — Anch'io ho appena fatto dei versi. Guarda.

*Mugugno di Malherbe. (Si sente bussare)
 — (La porta viene aperta)*

ENRICO D'ANGOULÊME. — Ah, ecco i due francesi, i due compari !

MALH. ET DU P. INSIEME. — Vostra Altezza...

ENRICO. — Buongiorno. Che stai leggendo Malherbe ?

DU P. — Un mio sonetto, Altezza.

Nuovo mugugno di Malherbe

ENRICO. — Ebbene, che ne dici ?

MALH. — Dico che questo sonetto è in tutto e per tutto come se l'avessi fatto il Gran Priore.

ENRICO. — Sant'Iddio, quest'uomo è terribile e non si lascia mai prendere alla sprovvista !

(Esce sbattendo la porta)

MALH. — Ma per chi mi prendete ? Andate al diavolo ! Pensavate che non me ne sarei accorto ?

DU P. — Ma non temi le conseguenze della sua collera ?

MALH. — Si calmerà.

DU P. — Ecco un sonetto, mi ha detto. Se dico a Malherbe che è mio dirà che non vale niente. Vi prego, ditegli che l'avete scritto voi.

MALH. — (Ride.) È perché l'altro giorno gli ho detto di un altro suo componimento : "Vostra Altezza eliminatelo dalle vostre opere. Non si addice al figlio di un monarca di presentare un'opera senza perfezione." Ma con questo mio caro "à diou sias" (addio) come dite voi². Ho ancora del lavoro da fare, prima di render visita al padre di mia moglie. Lei gli è sempre accanto da quando è morta mia suocera. Ma questo non mi impedirà di andare a Caen. Ci andrò anche da solo se Madeleine non vuole accompagnarmi per non abbandonare nostro figlio.

DU P. — Allora addio, so bene quanto ti stiano a cuore l'Orne e Caen e le tue fresche campagne. Addio, caro Malherbe, ma torna presto da noi.

(Cambio scena)

Note à la traduction

- 5 J'ai choisi de traduire ces deux pages de *Pour un Malherbe* principalement parce qu'il me semble que, dans ce texte, Ponge, comme il le fait par moments dans son parcours intellectuel et d'écriture si complexe, voire compliqué et parfois apparemment

contradictoire, manifeste un désir presque totalement réalisé de clarification. Ce livre, qui procède sur deux crêneaux, entremêle une copieuse *defensio* de Malherbe, proposant à nouveau et avec décision son œuvre en tant que palimpseste de toute langue poétique française à venir, avec ce que la littérature critique a nommé une autobiographie oblique de Ponge, est pour moi moins inaccessible que d'autres textes de ce poète. Que le travail nécessaire à soutenir un niveau si poussé d'identification avec son objet ne puisse s'accomplir qu'en produisant parfois des superpositions indues ou des atténuations de la lisière entre le moi qui écrit et son auteur, voilà une chose bien compréhensible et qui n'affaiblit en rien la tenue de cet ouvrage. Les pages du livre dans lesquelles Malherbe n'est que lui-même, dans sa réalité vivante et dans sa fonction de modèle, sont nettement plus nombreuses que ces parties où il devient une seule chose avec Ponge. Il me faut avouer qu'une partie importante de l'univers intellectuel de cet écrivain m'inquiète un peu : l'épisode surréaliste, l'écriture automatique, l'œuvre ouverte, la tendance à abolir la différence de statut entre le vers et la prose, sa conviction qu'il y a une sorte d'incompatibilité entre connaissance et émotion, et, surtout, sa *reductio ad unum* de la fonction métaphorique, cette vibration de la corde la plus tendue qui serait en mesure de reproduire les harmoniques de toute figure, eh bien, tout ceci me fait peur, c'est la chose la plus éloignée de mon sentiment et de ma pratique de la poésie. Je suis convaincu qu'aujourd'hui plus que jamais la connaissance, la vérité de la sensation et l'émotion sont entièrement compatibles, sans aucune violation de la rationalité, avec le caractère spécifique de la structure en vers. Et les grands poètes sont là pour en témoigner. Tout cela pour dire que ces pages de *Pour un Malherbe* sont un choix tendancieux, car il me semble y voir un écrivain doué d'un talent et d'une droiture considérables qui s'achemine dans une direction qui trahit partiellement la lettre de sa poétique. Tout dans cette scène, belle et à certains égards touchante, semble vivre dans une dimension qui ne se laisse pas reconduire à une polarisation où logique, rationalité, persuasion et démonstration s'opposeraient à une éruption volcanique élémentaire qui, à son tour, transformerait tout en métaphore unique et définitive, et qui est si souvent revendiquée par Ponge. Malherbe et Du Périer sont bien réels et reconnaissables et ces vers remarquables que Du Périer connaît par cœur contribuent à un assouplissement, à une sorte de pacification atmosphérique. Tout se déroule à l'intérieur d'une forme parfaitement accomplie, presque comme s'il y avait chez Ponge un lieu de nostalgie pour cette *medietas*, pour cet équilibre qu'il prétend nier. Je me demande enfin si une analyse systématique de ces « fissures », de ces moments de déséquilibre (déséquilibre par rapport à sa poétique) dans son œuvre ne pourrait pas être un outil important pour repérer un élément d'unification dans l'ensemble stratifié de ses choix stylistiques.

NOTES

1. N. d T. – Ici Ponge a paraphrasé et réécrit *Le lagrime di San Pietro* de Luigi Tansillo, publié posthume en 1606.
2. N. d T. – Variante de la formule de salutation provençale « adisias ».

INDEX

Mots-clés : Ponge (Francis), poésie, prose, traduction, Pour un Malherbe, Malherbe